

Fernand Idriss MINTOOGUE (Doctorant mention RSP (EPHE-IMAF))

Résumé Mission Financée École Doctorale EPHE (Été 2022)

Dans ma recherche doctorale, je propose de mettre en résonance des régimes de cure opérants à la fois en contextes néo-chrétien et néo-traditionnel au Cameroun contemporain en général, au cœur des régions du Centre et du Sud du pays. Je réalise une ethnographie d'un certain nombre de nouveaux programmes thérapeutiques (cultes religieux ordinaires ou spéciaux, séquences divinatoires, phases curatives rituelles, etc.) et l'ensemble des techniques¹ annexes, développées au sein du Protestantisme – Pentecôtisme et Presbytérianisme – et de la médecine perçue localement comme traditionnelle. Ainsi, afin de compléter les études existantes largement axées sur l'exégèse des pratiques langagières ou la vie associative des églises protestantes africaines, je compte, pour ma part, m'intéresser aux techniques et pratiques thérapeutiques impliquant un usage singulier des corps (corps soignant et corps souffrant²). Mon objectif consiste, à travers mes enquêtes de terrain, d'appuyer ou d'invalider mes hypothèses préliminaires. Selon moi, les thérapies déployées dans les deux contextes comparés, articulent un savoir basé sur une manipulation pratique du corps à un savoir langagier digne d'intérêt. Ces savoirs, que j'étudie en me focalisant sur le travail et le parcours des thérapeutes (pasteurs et guérisseurs), constituent un corpus liminaire, passible d'éclairer la dynamique actuelle de la modernité africaine et à ses nouvelles écologies symbolique et pragmatique³.

Le « système nerveux » ou l'ethnographie d'une société janusienne

Lorsque je reviens au Cameroun suite à mes deux missions récentes⁴, peu de choses ont évolué positivement. Le pays connaît une grosse inflation ; la bataille politique entre une

¹ Je pense ici à l'ensemble des procédés de manipulation directe (imposition de main, frottement d'huiles ou d'herbes, massages, lavages, incisions, etc.) et indirecte observables sur place (manipulation par la parole, respirations, injonctions/consignes rituelles immédiates ou différées, sacrifices animaliers, arts divinatoires), la construction d'un rapport particulier à l'espace (organisation des lieux de cultes et des lieux de soins), usage du langage riche bien que rarement omniprésent (nombreuses oraisons, paroles rituelles, chants), techniques du corps (chants, danses, respiration idiosyncrasiques, etc.), production/usage/circulations d'objets divers, formes d'ingestion ou de rejet, etc.

² Je distingue à dessin entre le corps souffrant et le corps malade. Le corps malade serait un corps atteint par des voies occultes ou par un dysfonctionnement physique (physiologique ou socioéconomique) et présentant des signes visibles de ces agressions. Par corps « souffrant », j'entends plutôt ce corps en proie à une impasse socioéconomique (pauvreté, chômage, échecs, célibat) ou spirituelle, présentée dans les contextes étudiés (néo-chrétien notamment), comme le fait de ne pas exprimer les dons de l'Esprit, sans pour autant exhiber des signes pathologiques évidents. L'impasse socioéconomique et l'impasse spirituelle se coproduisent. Elles sont perçues, simultanément, comme la cause et la conséquence d'une malédiction particulière.

³ Par cette expression, nous voulons parler de l'ensemble des symboles et autres nombreux objets constitutifs du paysage religieux ou socioéconomique de l'Afrique actuelle.

⁴ Je tiens à remercier l'Institut des Mondes Africains (IMAF) pour le financement de ces précédentes missions conduites durant l'été 2021 et le début d'hiver 2022, et le cofinancement de cette dernière mission par l'École Doctorale de l'EPHE, à laquelle va également mon infinie reconnaissance.

opposition trop désorganisée et un régime toujours plus despotique bat son plein ; les velléités de transition de gré à gré à la présidence de la république se précisent ; des concours donnant accès à la fonction publique ont été annulés ou supprimés ; la menace d'une dévaluation continue de planer ; le prix du carburant est sur le point de connaître une hausse ; les crises sécuritaires internes et transfrontalières continuent de mettre à mal l'unité du pays ; le pays n'a finalement jamais été aussi divisé sur le plan culturel, l'identité nationale demeurant une vue de l'esprit ; la qualité de l'éducation et celle du système médical locales sont encore plus déclinantes. Ici, pas de nervosité liée à la gestion de la COVID. Pour la population, le virus – comme la pandémie – est un épiphénomène. Le port du masque n'a pas longtemps fait l'objet d'une surveillance particulière de la part des autorités, laissant les populations faire preuve d'encore moins de vigilance. Au contraire, l'anthropologue a souvent eu l'air d'un snobinard à chaque fois qu'il arborait le sien, lorsqu'il traversait des quartiers globalement poussiéreux et à deux visages où des maisons d'un style extravagant jouxtent allègrement des constructions en matériaux primaires et à l'architecture vacillante. Paradoxalement, s'il y a bien un domaine qui prospère coûte que vaille, c'est bien celui de la religion. Il faut y voir la productivité et la sollicitation constante des églises charismatiques d'une part, auxquelles les experts rituels de la médecine traditionnelle savent donner le change. Les impasses socioéconomiques et les situations nosologiques souvent considérables des fidèles/patients conduisent, en effet, ces derniers à solliciter régulièrement les deux types de thérapeutes, car nous évoluons dans une société où l'existence de Dieu est admise ; celle de la sorcellerie et son pouvoir, largement reconnues comme véridiques et efficaces. De même, la pertinence du savoir curatif traditionnel ne souffre pas non plus de trop de contestation, au sein d'une société où le cynisme des uns cohabite avec le dynamisme socioéconomique des autres. Ainsi, les premiers se croient dépossédés ou privés par voie occulte d'un destin (naturellement) radieux, accusant parfois les seconds d'avoir provoqué de la « malchance » dans leurs vies, avec la complicité des sorciers et démons.

Lutter contre les « malédiction » et « l'impossibilité » en contextes néo-chrétiens

En dehors des débits de boisson, des kiosques ou maisons de paris divers, des points de prostitution toujours plus nombreux au cœur de Yaoundé, seules les églises charismatiques présentent une croissance exponentielle en zones urbaine et périurbaine. Il ne suffit pas, pour expliquer ce fait, de considérer – à raison d'ailleurs – que cette sollicitation massive des églises de réveil dénote d'une croyance en la puissance effective de la sorcellerie, l'existence des démons ou encore d'une forme de protestation déguisée contre les manquements du régime. La

croissance d'une grande partie de la population en l'existence de la sorcellerie et ses effets, combinée à l'insistance des églises sur le danger représenté par les liens de filiation et les voisinages sociaux passibles de causer des torts par voie occultes à tout un chacun, sont également décisifs. Cela produirait alors un état de suspicion répandu où chacun peut-être le sorcier de son prochain. En d'autres termes, c'est un modèle de cohabitation sociale vicié que retranscrivent parfaitement les logiques analogues « d'insécurité spirituelle » (Ashforth 2000) et celle « d'épistémè du doute » (Kedzierska 2014).

Ces églises proposent plusieurs types de cultes. J'ai suivi deux églises en particulier : une église pentecôtiste (*la Cathédrale de la Foi*) et une cellule de prière presbytérienne (*Cellule « Adna »*⁵) aux programmes divers, constatant que la palette de ces programmes a tendance à s'enrichir les années passant. Dans la première de deux églises mentionnées, l'éventail de « cultes curatifs »⁶ est demeuré le même depuis 2018 : les cultes classiques (« diplomatique », « prophétique », « charismatique » : trois cultes dominicaux), « - de miracles » (vendredi) et « l'heure d'exaucement »⁷ (jeudi), laissent ponctuellement la place à des cultes spéciaux (croisade « Yaoundé en feu », cultes de rentrée scolaire ou quelques jeûnes spéciaux). Quant au second cas, il y a bien les programmes habituels (« cultes d'enseignement » et « enseignement pratique »). Mais, ceux-ci font occasionnellement place à des programmes spéciaux : « grande délivrance », « prière de rentrée », « carrefour de proclamations » ou encore « Triduum ». Dans les deux cas, il existe un important travail de soins effectué après des diagnostics idiosyncrasiques : prophétie pendant un culte et remplissage d'une fiche de cure d'âme pour la délivrance (en forme de questionnaire semi-directif) chez les premiers, lorsque les seconds proposent une sorte de « scanner démonologique », reposant sur un massage localisé du corps à l'huile bénite, auquel il faut ajouter l'exercice « d'écoute spirituelle » (questionnaire oral). Dans les deux cas, il y a un double niveau observable dans le processus curatif : un volet communautaire où l'on participe à des exercices hautement ritualisés en assemblée (cultes, études bibliques) et un volet individualisé (séance de prières avec le pasteur, prières spéciales et bains à l'eau ou huile bénite à domicile, lecture individuelle de la Bible, écoute de musique religieuse, etc.). On peut également rajouter à cela la circulation de nombreux « objets sacrés » dont les usages multiples favoriseraient la guérison et la réussite

⁵ « Adna » signifiant « assemblée » en dialecte basaa, parlé par des peuplades dans les régions du Centre et du Littoral du Cameroun.

⁶ Il faut préciser que tous les cultes ne sont pas nécessairement thérapeutiques au sein de ces églises. Mais, chez les pentecôtistes comme au sein de la cellule de prière presbytérienne, participer à ces programmes ou cultes, est présenté comme partie prenante d'un processus curative.

⁷ C'est celui qui se démarque de tous les autres, qui se ressemblent tous.

dans la vie des utilisateurs : huile, eau et sel bénis (pour les deux), calendriers ou photos (de proches ou de soi), etc.



Plaque extérieure et décor intérieur de l'église « Cathédrale de la Foi »



Photos : Intérieur de la paroisse Adna et plaque indicative à l'extérieur

Des plantes, des maux, des corps : guérir « poison » et « malchance » avec la « nature »

Si les pasteurs des églises charismatiques pensent détenir le monopole de l'exercice ou de la représentation du pouvoir de Dieu, il ne faut surtout pas passer outre les nombreuses allégories et métaphores (forêt, marmites, villages, autels, fétiches, etc.) énoncées lors de leurs prêches, désignant – derrière l'action des sorcier.e.s – la nécessité de se couper des savoirs

coutumiers ou de ceux de la « médecine traditionnelle », dont l'usage par tout chrétien est présenté comme infamant. Pour autant, les patients ne perdent pas ce qui apparaît comme un réflexe, dont l'anthropologie a depuis longtemps capté les formes et l'intensité, sous le concept de « pluralisme médical » ou de « butinage médical ». En effet, les patients, comme les guérisseurs se présentant comme traditionnels, ne croient pas en l'exclusivité des églises dans le domaine de la médiation du pouvoir divin ou invisible. Ils revendiquent également le statut de dépositaire du pouvoir invisible. Celui-ci n'impliquerait pas l'usage de la Bible (entre autres), mais le recours à un autre allié, dont les fruits seraient un vaste arsenal mis à la disposition des Hommes pour survivre et se soigner : il s'agit de la Nature. Derrière ce concept, il faut voir les « ressources naturelles » médicales et nutritives que sont ici les animaux sacrificiels (et leurs vertus/emplois curatifs), un usage particulier du langage et des sons, une pragmatique et proxémique spéciales (chant des oiseaux, chute de la pluie, arts divinatoires, comportements de certains animaux, etc.), les plantes et écorces, les cours d'eau, etc. Grâce à leurs usages variant d'un « *mut matibla* » (guérisseur)⁸ à l'autre, il serait possible de guérir des maux tels que l'empoisonnement (« *mbón* ») physique (lésions graves) ou mystique (causés supposément par des manducations oniriques de chair humaine) – dont les répercussions sont néanmoins visibles à court ou à moyen terme – par la malchance ou le mauvais sort (« *Libouha* »), la sorcellerie⁹ (« *Lihèmb* »), les attaques de mauvais esprits ou fantômes (« *ba nkougui* »), ou bien, réaliser des rituels aux vertus propitiatoires. Ici, la guérison s'obtient par la maîtrise des éléments de la nature adéquats (matières animales, végétales et minérales) en fonction du mal à soigner, et par une manipulation particulière du corps du patient : lavages (au bord de l'eau, avec des liquides composés, avec des animaux sacrificiels), ingestion (séquences commensales, solutions à boire), massages, fumigations, incisions, etc. À côté de ces éléments, de nouveaux objets se glissent désormais dans l'arsenal des guérisseurs¹⁰ : des « huiles spirituelles »¹¹, ultime symbole du caractère désormais flou des frontières entre le domaine des églises charismatiques et celui de la médecine traditionnelle. Ce détail me conduit immédiatement au récapitulatif des premières leçons à tirer de cette mission, décisive pour l'avancement de ma thèse.

⁸ Sur le terrain, on parlera d'un « *mut matibla* » pour désigner le guérisseur, alors que le « *mut makang* » va être le féticheur ou l'expert en sortilèges (« *makang* »). Tous termes émiques indiqués dans ce passage sont en langues basaa, dialecte des guérisseurs enquêtés, dans le Centre et le Sud du Cameroun.

⁹ À saisir ici, comme le fait de pouvoir effectuer des vols astraux ou être actif dans le monde parallèle.

¹⁰ Pour mon étude, j'ai travaillé principalement avec deux guérisseurs : Joseph (dans un village du Centre-Cameroun) et Ruben (sur Kribi, cité balnéaire et ville phare du Sud-Cameroun).

¹¹ « Une huile spirituelle » (nom marqué sur les flacons) est un liquide parfumé présenté comme ayant la particularité de combattre et chasser les démons ou les mauvais esprits.



Photos : quelques écorces curatives et le « laboratoire » de Joseph

Premières leçons : modernité baroque et formes de « retour aux sources »

Une des premières leçons que nous avons pu tirer de cette enquête au cœur de ces deux contextes, c'est la différence majeure au niveau des temporalités de la cure et de la guérison, qui trahissent à leur tour, une vision du soin, du corps et de la maladie diamétralement opposée chez les pasteurs et les guérisseurs « traditionnels ». Si les pasteurs finissent par proposer un système de soins circulaire à leurs patients – le mal n'étant jamais complètement guéri ou la menace totalement éloignée –, les guérisseurs, pour leur part, présentent régulièrement un passage rituel qui semble se suffire à lui-même : le patient est ici, en droit de repartir avec l'espérance d'être débarrassé définitivement du mal, sans devenir le protagonisme. Chez les pasteurs par contre, le patient a une grande responsabilité dans la réussite de son soin, et participe – en conséquence – de manière très active à sa consécution.

Un autre point intéressant, c'est la présence d'emprunts de concepts nosologiques d'un contexte à l'autre. Les deux acteurs revendiquent une action qu'ils attribuent au pouvoir de Dieu. Mais, bien que les pasteurs stigmatisent subtilement ou directement la médecine traditionnelle, ils n'hésitent pas à leur emprunter des concepts et autres raisonnements pour décrire les maux et leurs *modus operandi* (« *mami wata* », « *blocages* », « *les masques* », « *l'empoisonnement occulte* », etc.). De même, les guérisseurs n'hésitent pas rajouter à leur arsenal un produit tel que l'« huile spirituelle », afin de renforcer l'efficacité de leurs cures.

Les conceptions du corps observables chez les deux types d'acteurs méritent également l'attention. Si chez les pasteurs, le corps est « le temple de Dieu » assailli par des formes de

péchés ou d'impuretés qu'il faut en extraire, les guérisseurs, pour leur part, partent du principe que le corps est partie prenante de la nature. Il est donc nécessaire d'entretenir sa santé physique et spirituelle, en se servant des éléments de la nature. Dans les deux cas, des manipulations directes et indirectes du corps peuvent aider à rétablir la santé. La même question peut se poser à propos des conceptions de la maladie ou du mal. Les pasteurs pentecôtistes semblent s'attacher à garder invisible le mal qui est invoqué et combattu par les formes discursives et imagées, tandis que les presbytériens s'attachent à le désigner comme « impossibilité » ou « résistance » (assimilable à un blocage), qu'il faut absolument expulser par des méthodes précises (prières dites « autoritaires », bains d'huile bénite, imposition de main, étirements, respiration par la bouche, etc.) et sous des formes physiques variées (sueur, crachats, vomis, urine, flatulences/gaz), par induction – donc l'adoption de techniques du corps particulières. Pourtant, si les pasteurs prétendent susciter et/ou promettent des miracles dans la vie de leurs patients, les spécialistes « traditionnels », quant à eux, ne comptent que sur leurs connaissances pour obtenir gains de cause.